

Cette Flandre qui succombe aux sirènes de l'extrême droite

Dans la vallée de la Dendre, les locaux se sentent menacés par l'arrivée massive de francophones bruxellois aux origines variées. Mais le racisme n'est pas une fatalité.

Dans la vallée de la Dendre, les locaux se sentent menacés par l'arrivée massive de francophones bruxellois aux origines variées. Mais le racisme n'est pas une fatalité.

REPORTAGE

MAXIME BIERMÉ

Il y a trop d'étrangers qui viennent vivre ici. Ça n'a fait qu'augmenter ces dernières années. Franchement, on n'aurait jamais dû les laisser s'installer. »

Milieu d'un après-midi venteux dans un bar situé en face de la gare de Denderleeuw (Flandre-Orientale). Les Jupiler sont de sortie. Les discours xénophobes aussi. « Nos enfants doivent attendre cinq ou six ans pour accéder à un logement social. En plus, les étrangers amènent de l'insécurité. Je connais des personnes âgées qui n'osent plus sortir le soir. Le mois dernier, en rentrant chez lui par le tunnel, un client s'est même pris un coup de Gillette. Vous ne voyez pas ? Un coup de rasoir sur le bras, quoi ! »

On a lancé la conversation sur le sujet du moment dans la région : le retour spectaculaire de l'extrême droite aux dernières élections communales. À Denderleeuw, par exemple, le Vlaams Belang est arrivé en tête du scrutin avec 26 % des voix. « Ça ne veut pas dire

qu'on est tous des racistes », assure celui qu'on pense être le tenancier. « Non non, la boss, c'est elle », réplique-t-il avec un regard graveleux à destination de celle qui est en train d'essuyer les verres. « Et pas qu'ici, si vous voyez ce que je veux dire... » L'homme refuse de donner son nom mais montre fièrement son badge de la police des chemins de fer. « Vous seriez venus il y a dix minutes, il y avait six noirs qui buvaient une bière. Tant qu'ils sont polis et qu'ils commandent en néerlandais, ils sont les bienvenus. »

Un coup de projecteur pas forcément agréable

Le discours de notre barman-policier, on l'a déjà entendu longuement et avec des mots encore plus durs dans l'émission *Pano*, sur la VRT (équivalent de *Questions à la Une* sur la RTBF). On y apprenait que Ninove n'était pas un cas isolé. Pour rappel, l'extrême droite y a récolté 40 % aux dernières élections

Choquées par un reportage télé, Priscillia et Maaïke ont organisé un débat qui a rassemblé près de 200 personnes

communales et a failli livrer le premier bourgmestre issu du Vlaams Belang. Le 14 octobre, pratiquement toutes les communes de la vallée de la Dendre (Denderstreek en néerlandais) ont été touchées par le phénomène.

Ce résultat ne surprend pas Sara, croisée juste avant de rentrer dans le café de la gare. « Mes frères ont voulu aller aux toilettes là-bas récemment et on leur a dit "non" méchamment. Cela s'est terminé en grosse bagarre. » Sara est belge, sa mère d'origine congolaise. Elle a grandi dans la commune mais allait à

l'école à Bruxelles. Son néerlandais n'est « pas au top », même si elle « comprend tout », surtout quand il s'agit d'insultes. Actuellement, elle vit à Grammont mais revient souvent voir sa famille. Elle constate les tensions toujours grandissantes entre les « locaux » et les « nouveaux arrivants ». « Il ne fait pas bon traîner dans le coin, surtout si tu es un garçon. On leur dit de ne pas rester ici car ça donne une mauvaise image de notre communauté. Il y a deux ans, on a retrouvé le corps de Kris dans le canal... »

L'attention médiatique dont bénéficie cette ancienne région industrielle à quelques coups d'accélérateur de Bruxelles ne fait évidemment pas que des heureux. Le bourgmestre de Denderleeuw, Jo Fonk (SPA), n'a pas donné suite à nos demandes d'interview. Fatigué peut-être de voir l'image de sa commune ainsi salie. Après la diffusion de l'émission *Pano*, il avait réagi en demandant des moyens financiers supplémentaires : « Nous ne sommes plus des communes. Nous avons des problèmes de ville, mais nous n'avons pas les moyens financiers pour les régler. »

En attendant l'argent, Priscillia et Maaïke, membres du conseil des jeunes de Denderleeuw, ont décidé d'agir. Choquées par le reportage, elles ont organisé un débat qui a rassemblé près de 200 personnes. Ce soir-là, elles sont réunies pour peaufiner un rapport bourré d'idées, comme la création de lieux de rencontre. Rapport qui doit finir dans les mains du bourgmestre. Maaïke, 17 ans, étudiante à l'université de Gand, est toujours sous le choc : « Je n'ai pas reconnu ma commune à la télévision. Un seul côté de l'histoire a été présenté, ce qui donnait une image uniquement négative. Par exemple, il y a ce monsieur qui expliquait qu'il se sentait mal à cause de son "mauvais voisin

étranger". Sauf que ce voisin était là lors de notre débat. Il a raconté qu'il n'avait jamais eu un seul retour quand il lui disait bonjour. »

Priscillia, 23 ans et future orthopédiste, embraie : « Je crois que le succès du Vlaams Belang est lié à la différence de génération. Je suis peut-être naïve mais, pour moi, ce n'est pas possible d'être raciste quand on a été élevés avec des jeunes de différentes couleurs et origines. Aujourd'hui, ils ne peuvent pas encore voter, contrairement aux personnes âgées. J'ai l'espoir que cela change. »

Invasion de francophones

Derrière l'optimisme de Priscillia, il y a des expériences douloureuses. « Bien sûr que je me prends tout le temps des remarques. Quand tu entres dans une

pièce où tu es la seule personne noire, tous les regards se tournent vers toi. Tu te sens toute nue ou comme un animal dans un zoo. Les gens n'ont toujours pas l'habitude. On m'envoie des "Retourne dans ton pays" ou on me demande depuis quand je suis là et comment j'ai fait pour aussi bien apprendre le néerlandais. Le pire, c'est quand on me dit : "Ce n'est pas contre toi. Toi, tu es bien intégrée." Je sais que ce n'est pas toujours méchant, mais bon... »

L'étranger, dans la vallée de la Dendre, c'est aussi le francophone. Les extrémistes peuvent compter sur le soutien de ceux qui ont été blessés par le passé, comme Roger, 85 ans : « J'ai travaillé à Bruxelles. On m'a humilié en m'interdisant de parler néerlandais.

Même chose à Mons et à Charleroi. Et maintenant, les Bruxellois viennent ha-

biter ici et ne font pas l'effort de parler ma langue ! »

Un discours qui fait rire jaune Nicolas. À 26 ans, il est responsable des ventes dans l'agence Topo-Immo, dont le logo orange et bleu orne les façades de dizaines de maisons à Haaltert et ses environs. « J'entends beaucoup de propriétaires qui critiquent le fait qu'il y a trop de francophones et d'étrangers qui viennent s'installer, mais quand il s'agit de vendre, ils ne sont plus du tout regardants. » On lui demande s'il considère que la région est en train de devenir la nouvelle périphérie de la périphérie bruxelloise. « C'est sûr, et cela s'explique par les prix plus bas. Pour une maison trois façades à Dilbeek, vous allez payer 375.000 euros. À Haaltert, vous payerez 275.000 euros pour une villa avec



quatre chambres et un jardin. En prime, en 25 minutes en voiture, vous êtes à Bruxelles. »

Nicolas a grandi entre Haaltert et Denderleeuw. « C'est vrai qu'aujourd'hui, la moitié des élèves de mon ancienne école ne parlent pas le néerlandais à la maison. La langue est la base du problème. Je crois que la majeure partie de ceux qui votent pour le Vlaams Belang le font car ils ont des problèmes à communiquer avec leurs voisins qui parlent français, roumain, italien ou d'autres langues. Ce n'est pas du racisme. »

Chez Topo-immo, on vous reçoit avec un « Goeiedag, Bonjour ». Les annonces sur internet sont aussi postées en français et quand vous passez un coup de fil, vous pouvez « druk op 1 voor nederlands, et appuyer sur 2 pour le français ». Mais l'accueil des commerçants n'est pas forcément le même que celui des habitants. À la commune, aucune facilité n'est prévue. Il faut recourir à un interprète, les employés ayant l'interdiction de vous répondre en français.

Une oasis à Buggenhout ?

À moins que vous tombiez sur le bourgmestre de Buggenhout. Pierre Clayes (CD&V) a pris les commandes de cette commune cossue du nord de la Denderstreek en janvier. Il nous accueille avec un large sourire et en français dans le texte. En guise d'introduction, il pointe fièrement le portrait de Philippe et Mathilde qui domine son bureau. Les francophones qui viennent chercher un bout de campagne, il leur parle en français. « Et tant pis si cela fâche certains de mes collègues. C'est moi le chef », lâche-t-il dans un éclat de rire. « En même temps, sur 14.000 habitants, il doit y avoir 200 francophones... et moitié moins d'étrangers. D'ailleurs, vous me faites penser qu'on en a un qui a rejoint notre équipe à la bibliothèque. »

« C'est vrai que Buggenhout est une commune blanche », glisse la responsable de la bibliothèque, « mais c'est une commune ouverte »

Deux volées d'escaliers plus haut, on rencontre donc Saïd, réfugié afghan, engagé il y a quelques mois. Un peu intimidé d'être ainsi érigé en étendard de la multiculturalité, il se dit « très heu-

reux » mais veut surtout nous parler de son art, à savoir les photos qu'il expose à Anvers. Les problèmes communautaires des Belges, ça ne l'intéresse pas. « Vous savez, c'est vrai que Buggenhout est une commune blanche », glisse la responsable de la bibliothèque, « mais c'est une commune ouverte ! »

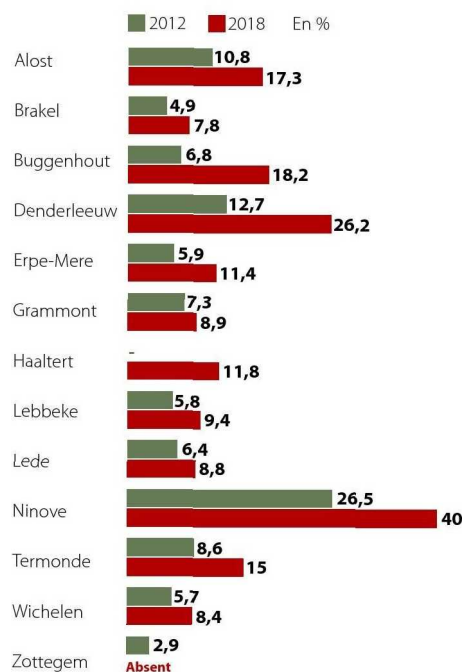
« Pas comme les autres... »

Aurait-on trouvé une oasis arc-en-ciel dans la tache noire qui s'étend sur la Dendre ? Même pas. À Buggenhout aussi l'extrême droite a cartonné en octobre dernier. Près d'un électeur sur cinq a voté pour Steven Creyelman (Vlaams Belang). « C'est quelqu'un de très social », décrypte le bourgmestre. « Il était encore dans mon bureau il y a quelques jours avec deux personnes qui ont besoin du CPAS. Il est très populaire et axe son discours sur le divorce entre les Wallons et les Flamands. Bien sûr, c'est toujours plus facile d'être extrémiste que de chercher le juste milieu... »

Beaucoup d'habitants de la vallée de la Dendre ont refusé de parler politique et encore moins de la montée de l'extrême droite. Pas la libraire de Buggenhout. Katrien est satisfaite par cette percée et résume l'une des clés de ce succès dans sa commune : « On le connaît et ça joue beaucoup. C'est grâce à lui qu'on a pu avoir une nouvelle caserne pour les pompiers. Quand Stef dit quelque chose, il le fait vraiment. Pas comme les autres qui disent oui mais oublient aussitôt ce qu'ils ont promis... »

Des résultats historiques pour le Vlaams Belang dans la Denderstreek

* A Hautem-Saint-Liévin, Herzele et Lierde, aucune liste VB n'est présente



L'expert « Les immigrés veulent aussi devenir propriétaires »

ENTRETIEN

M.BMÉ

Gilles Van Hamme est chercheur en géographie économique et aménagement du territoire à l'ULB. Il confirme une accélération de l'installation de nouvelles populations dans la vallée de la Dendre. Cela pourrait renforcer le sentiment de déclassement social des populations locales et, par ricochet, l'extrême droite.

Que se passe-t-il dans la vallée de la Dendre ?

On assiste à une extension de la zone de périurbanisation. Ce phénomène est ancien. Ce qui a changé, c'est la proportion croissante des milieux plus populaires. C'est aussi le cas dans le Hainaut, à Tubize ou Hal par exemple. Ce sont des gens qui viennent de Bruxelles et sont à la recherche d'un autre environnement. Comme pour les classes moyennes et supérieures, ils veulent accéder à la propriété mais, vu la différence de moyens, ils vont là où ils peuvent se permettre d'acheter. On pense à toutes les anciennes

maisons ouvrières dans des anciens espaces industriels comme à Alost. Ce sont des choix contraints par les prix.

De quand date le phénomène ?

On n'a pas vraiment de données limpides là-dessus. On constate

bien une diversification sociale au cours des vingt dernières années, mais on a déjà des traces de familles marocaines à Dilbeek dans les années septante. Cela s'est intensifié surtout parce que la composition de la population bruxelloise est socialement plus défavorisée qu'il y a trente ans. Ceux qui viennent de Bruxelles appar-

tiennent aux catégories inférieures puisqu'il y a plus de personnes dans les catégories inférieures qu'avant à Bruxelles.

Peut-on parler d'une accélération ?

Si on regarde les dix dernières années, oui. Surtout pour ces catégories qui n'ont pas les moyens d'aller à Lasne et vont donc à Alost. C'est aussi lié au taux d'intérêt. Bruxelles a beau mettre en place des mécanismes fiscaux pour tenter de retenir les gens, cela n'a pas beaucoup d'effet en période de faible taux d'intérêt. Comme l'accès à la propriété n'est pas possible à l'intérieur de la Région, il se fait ailleurs.

D'où sont originaires ceux qui s'installent dans le Denderstreek ?

Je ne pourrais pas vous confirmer qu'ils sont Congolais ou d'autres origines, on ne connaît que les revenus. Ceux qui vont dans la vallée de la Dendre sont les plus pauvres. Ils sont issus de l'immigration. Ce déplacement s'inscrit dans le cadre de leur ascension sociale et de distinction vis-à-vis de leur milieu d'origine. Attention, il ne faut pas se dire que ce sont uniquement des pauvres qui sont rejetés dans la périphérie. Il y a aussi les familles immigrées de seconde génération qui veulent accéder à la propriété, n'ont pas le patrimoine familial nécessaire et achètent uniquement sur la base de leurs revenus.

Ces arrivées expliquent-elles le succès de l'extrême droite ?

Il faut d'abord rappeler qu'il y a eu un déclin, ces dernières années, après une forte montée dans les années nonante. Par ailleurs, statistiquement, on ne trouve pas de lien entre la proportion de population étrangère et le vote d'extrême droite. Aucune étude n'a pu le démontrer. Cela n'empêche pas de faire l'hypothèse, sans l'affirmer, que les populations « d'origine », qui appartiennent souvent aussi aux classes populaires, peuvent ressentir ces nouvelles arrivées comme un marqueur de déclassement social et donc d'un changement de leur espace de vie.

« J'aime causer, donc j'apprends le néerlandais ! »

Les bons scores de l'extrême droite dans la vallée de la Dendre n'empêchent pas les belles histoires. Au fond de la bibliothèque de la petite commune de Buggenhout, Henri et Suzanne sont penchés sur un manuel de néerlandais. Lui est l'ancien vice-président d'une grosse entreprise américaine. Elle est réfugiée du Burundi, arrivée en Belgique il y a un an. S'estimant gâté par la vie, Henri voulait consacrer

sa pension aux autres.

« Je voulais m'occuper des enfants pauvres, mais j'ai vu que ces gens arrivaient, étaient obligés de suivre des cours à Termonde, mais qu'il n'y avait pas toujours assez de place. »

C'est finalement des réfugiés afghans, burundais ou vénézuéliens qui bénéficient de son temps. *« Les derniers arrivés sont ingénieurs. Ils vont rapidement pouvoir maîtriser le néerlandais et trouver un travail. Quand on intègre les gens, il n'y a pas de problème. Je n'ai pas compris les bons résultats de l'extrême droite ici. C'est peut-être*

parce qu'ils sont vraiment sympathiques et qu'on ne peut pas vraiment dire qu'ils sont racistes. »

Le mardi, Henri apprend le néerlandais à Suzanne. À 65 ans, elle se définit comme une élève très appliquée. *« C'est une langue compliquée quand même... Mais bon, je voulais venir en Belgique car chez moi, c'est la guerre. Et puis j'aime ce pays qui m'a permis d'aller à l'école. »*

Après être passée par Bruges puis le centre de Morlanwelz, Suzanne a été « envoyée » à Buggenhout. La commune a de la place pour dix-huit réfugiés mais tous les lits

ne sont pas occupés. « Je suis des cours de néerlandais car je trouve que c'est important de pouvoir causer avec tout le monde, poursuit Su-

zanne. Surtout que j'aime beaucoup causer ! Quand je vais à la messe, les gens me disent "Goeiedag" et je leur réponds "Goeiedag". Tout le monde est

très gentil ici. Je me sens vraiment bien accueillie. » Au point de tout faire pour s'installer définitivement.

M.BMÉ